

Les écrits muraux réalisés dans la ville de Tizi-Ouzou: luttes de pouvoir autours d'enjeux symboliques et espaces inventés pour les locuteurs minorisés.

Chibane Rachid
Mouloud Mammeri Tizi-Ouzou.

Résumé

Décrire comment se vivent les contacts des langues et des locuteurs de ces langues dans des espaces urbains n'est pas chose simple puisque la ville est le lieu par excellence de l'hétérogénéité et de dynamiques linguistiques souvent contradictoires où les locuteurs de langues différentes ont à se trouver ou à se fabriquer des espaces où dire leur identité linguistique. Si cela va de soi pour les locuteurs de langues dominantes, il en est parfois tout autre pour les locuteurs de langues dominées.

En effet, les espaces où se dire dans sa langue pour ces derniers sont souvent des espaces qui ne sont pas donnés d'emblée : ils sont souvent créés par les locuteurs eux-mêmes et c'est dans ces espaces inventés, dans ces interstices, que les locuteurs minorisés trouvent un lieu où s'exprimer.

Mots clés : Ecrits muraux/ Luttes de pouvoir/ Locuteurs minorisés.

1-Introduction

Le but de notre article est de montrer les issues linguistiques possibles dans un cadre de production particulier: les écrits muraux réalisés dans la ville de Tizi-Ouzou. Les caractères principaux à mettre en évidence dans l'analyse des graffitis sont, tout d'abord, le fait qu'ils sont exposés dans des lieux publics, et le fait qu'ils sont spécifiques des jeunes; par conséquent, ces écrits peuvent disparaître assez rapidement ou subir des changements, des superpositions d'autres écrits. Du

point de vue linguistique, l'emploi d'expressions vulgaires est très fréquent.

L'arabe et le kabyle représentent les deux pôles d'un continuum se développant à travers les régionalismes lexicaux et morpho-syntaxiques qui intéressent la production en langue française, et les phénomènes d'alternance codique (code-switching intra- et interphrastique), jusqu'aux phénomènes de contact affectant le français, qui ne représente certainement pas un bloc invariable et qui se montre, au contraire, sujet à la variation (surtout dans la dimension diatopique) et à l'interférence de la langue kabyle et arabe.

Sur la base des graffitis récoltés dans l'aire urbaine de Tizi-Ouzou, nous aborderons plusieurs aspects. Le premier concerne la fétichisation ou la dévalorisation des langues minorés (le berbère au niveau national et l'arabe Tiziouzien au niveau local), le deuxième concerne le rôle identitaire de la langue kabyle dans l'imaginaire des jeunes: en effet, le kabyle est la principale langue régionale parlée dans l'espace tiziouzien, et son emploi chez les jeunes est souvent motivé par un choix politique et identitaire. En ce qui concerne l'utilisation du kabyle, de l'arabe et du français par les divers auteurs, nous tiendrons donc compte du rapport entre code employé et fonction pragmatique exercée par le choix linguistique.

Deuxièmement, les graffitis peuvent être analysés du point de vue de la graphie, plus précisément comme expression d'écriture spontanée; la dimension graphique se pose comme perspective d'analyse particulièrement intéressante, compte tenu du fait que le kabyle et l'arabe dialectal n'ont pas une forme écrite standard pour les usages, et qu'encore à nos jours il n'existe pas de variété standard de l'écrit susceptible de jouer une fonction unificatrice pour l'ensemble des variétés locales. Ainsi, il est possible dans plusieurs cas de reconnaître la provenance géographique des auteurs des graffitis, grâce justement à certains

éléments graphiques associables à des prononciations marquées en diatopie.

Les graffitis offrent une image de l'insécurité linguistique des jeunes face à ce manque de repères graphiques certains, et permettent de mettre en relief les choix adoptés par les locuteurs en absence d'une norme certaine pour l'écriture.

Un dernier aspect qui sera pris en considération dans notre article concerne les graffitis en tant qu'image du rapport ville / village: en effet Tizi-Ouzou, peut être considéré le lieu privilégié de la diffusion des langues en présence. Du point de vue de l'usage, l'arabe est ici minoritaire face au kabyle, et cela surtout dans la production des jeunes (c'est-à-dire, la catégorie sociale censée être la plus impliquée dans la réalisation de graffitis).

Dans notre analyse nous aborderons donc la question de l'emploi des trois codes kabyle, arabe et français motivé par une revendication de type identitaire ou, au contraire, marqué par l'absence de toute motivation identitaire et caractérisé plutôt comme expression personnelle, ayant parfois des buts ludiques. L'observation des graffitis de nature identitaire nous permet de souligner aussi le phénomène de la «polyphonie», où un commentaire est ajouté à un écrit déjà réalisé par d'autres auteurs de façon telle qu'il se rapproche du tour de parole de la structure conversationnelle. L'importance de l'aspect visuel est témoignée par les nombreux symboles qui s'intègrent au message énoncé et forment un support fondamental pour ce dernier.

En conclusion, l'observation d'un certain nombre d'écrits nous permettra de mettre en relief une structure assez typique dans un contexte où l'élément «message» prime dans la communication, à savoir, la structure de slogan.

2- L'expérimentation de méthodes nouvelles

La méthodologie mise en œuvre repose sur un corpus photographique numérique servant à relever les écrits et écritures dans l'espace urbain en 2010, à identifier les rues, à classer les supports de l'écrit. Puis l'analyse sociolinguistique s'attache à

interpréter les contenus des messages, à définir le lexique spécifique, à préciser les manifestations du plurilinguisme.

La spécificité de notre approche méthodologique, c'est le recours à un corpus (volumineux, 300 Photos prises dans 10 rues) de photographies numériques, puis à la transcription du texte relevé dans ces photos pour tenter de le traduire ou de le traiter avec des outils statistiques d'analyse de texte.

Ces différents outils ont montré leur intérêt mais aussi leurs limites. Au-delà de la démarche ethnographique de description de la ville, de témoignage iconographique d'une réalité urbaine, le passage à l'analyse quantitative des données s'est heurté aux contraintes techniques actuelles de l'outil informatique. Cela nous a mené à réorienter notre analyse de façon plus qualitative en focalisant sur des extraits de notre corpus.

Plus que par ses résultats, les données descriptives et l'analyse, l'intérêt de notre travail pour la communauté universitaire est probablement d'avoir testé une façon différente de travailler sur des corpus nouveaux (corpus photographiques numérisés, archivés et mis en ligne).

Le bilan que nous tirons de ce type de méthodologie est contrasté. Nous pouvons citer dans les contraintes et difficultés :

- La difficulté de l'échantillonnage des extraits représentatifs du paysage urbain (à travers le type d'écrits présent). Tout échantillonnage garde sa part d'aléatoire et de choix subjectifs.

- Les difficultés techniques de la prise de vue lorsqu'il s'agit de recueillir du texte, c'est-à-dire un élément qui doit rester lisible, complet, quels que soient le format, la taille, l'orientation, sous lequel il apparaît.

- Les difficultés de gestion d'une banque d'images numériques. La technologie évolue rapidement mais pour l'instant les outils de gestion sont tous basés sur l'indexation par des mots-clés, l'étiquetage. Ce qui nécessite une intervention humaine et des choix, des catégorisations, sujets à variabilité.

- Les difficultés de transcription du texte. Pour l'instant ce type de texte ne peut être reconnu automatiquement, il faut une transcription manuelle, un travail fastidieux et nécessitant de nombreuses relectures pour correction.

- La nécessité de travailler sur les textes en langue originale. Les traductions en français ou les transcriptions en alphabet latin dénaturent trop le corpus pour permettre des analyses valides.

Il est nécessaire que l'analyse se fasse directement à partir de la langue originale.

- Le constat que la technologie informatique d'analyse de textes existe mais au stade potentiel, il faudrait développer des logiciels spécifiques intégrant plusieurs logiciels existants pour pouvoir étudier statistiquement des ensembles de petits textes en rapport avec la nature de leurs supports d'origine.

En attendant l'amélioration des outils actuels, nous sommes contraint à nous contenter d'analyses qualitatives sur des corpus réduits et à une présentation intuitive d'une réalité générale.

Dans les perspectives de travail futur, une des leçons que nous tirons de ce travail est, outre le fait qu'il faut s'en tenir à des corpus beaucoup plus limités (en nombre de relevés et en variété de supports), l'intérêt qu'il y aurait à associer l'étude de l'image et du texte à une recherche complémentaire de type enquête ethnographique pour interroger les producteurs d'écrits (lorsqu'ils sont identifiables) et les lecteurs (potentiels) de manière à enrichir l'analyse.

L'analyse sociolinguistique uniquement basée sur les documents écrits laisse de nombreuses interprétations au stade d'hypothèses qui suscitent des questionnements sur la vie sociale de la cité.

3-L'observation systématique

Nous avons observé les graffitis inscrits sur le mur de tous les quartiers et murs de la ville de Tizi-Ouzou. L'observation

empirique, nous a permis d'abord de repérer ces graffitis et de les prendre en suite en photos.

Nous prenions des notes à chaque recueil des données afin de mieux saisir notre objet d'étude. Cette étape de l'observation systématique, nous l'avons effectuée dans les rues et les quartiers de la ville de Tizi-Ouzou. Cette enquête ne pouvait se faire qu'accompagner d'une grille d'analyse. Cette grille d'observation, contient l'ensemble des éléments suivants : la graphie, la langue, les thèmes.

En vue d'analyser notre corpus, nous avons réparti les graffitis recueillis selon leur lieu d'élection et les langues et les lieux dans lesquelles ils sont écrits. Chaque graffitis est traité en vue de reconstituer, tout en supposant, les opinions, les sentiments et les représentations qu'élaborent les graffeurs à propos des différentes langues (kabyles, arabe et français) et à l'égard des graffitaires (citoyens, polices, etc.). Il s'agit, en fait, d'analyser l'ensemble des graffitis selon la fréquence, le lieu, le contenu, la langue et la forme.

4-Objectifs de cette enquête

Décrire comment se vivent les contacts des langues et des locuteurs de ces langues dans des espaces urbains n'est pas chose simple puisque la ville est le lieu par excellence de l'hétérogénéité et de dynamiques linguistiques souvent contradictoires où les locuteurs de langues différentes ont à se trouver ou à se fabriquer des espaces où dire leur identité linguistique. Si cela va de soi pour les locuteurs de langues dominantes, il en est parfois tout autre pour les locuteurs de langues dominées.

En effet, les espaces où se dire dans sa langue pour ces derniers sont souvent des espaces qui ne sont pas donnés d'emblée : ils sont souvent créés par les locuteurs eux-mêmes et c'est dans ces espaces inventés, dans ces interstices, que les locuteurs minorisés trouvent un lieu où s'exprimer.

Ces lieux de la parole dominée ne sont pas toujours identifiables dans le paysage linguistique urbain. En effet, pour les étrangers qui arrivent dans une ville, les graffitis peuvent fournir des indices de la répartition linguistique de la population, mais il est rarement le miroir de la situation linguistique réelle. Il est plutôt le miroir des inégalités sociales et, souvent, le masque sous lequel se cachent des luttes de pouvoir autour d'enjeux matériels et symboliques de toutes sortes, y compris l'occupation spatiale de la ville.

De plus, le graffiti est révélateur des représentations que les locuteurs entretiennent à l'égard des langues qui circulent dans la ville, représentations liées aux idéologies linguistiques qui façonnent les discours sur les langues.

La sociolinguistique urbaine aborde la question des graffitis sous un autre angle. En effet, dans le cadre de cette discipline qui se préoccupe surtout d'étudier «*la mise en mots de la co-variance entre la structure spatiale signifiante et la stratification sociolinguistique*» (Bulot, 2002 : 94), le graffiti constitue l'un des multiples discours épilinguistiques en circulation qui visent à «*marquer l'occupation et l'appropriation de l'espace urbain par des groupes sociaux*» (Ibid.). Elle vise également à cerner, d'une part, les conditions historiques, sociales et économiques dans lesquelles ces discours sont produits et, d'autre part, les effets conjugués de l'espace sur les comportements et pratiques linguistiques et, corollairement, des discours sur l'espace (Ibid. ; Bulot et Veschambre, 2004). Autrement dit, la sociolinguistique urbaine appréhende les graffitis comme des discours autour desquels s'articulent des luttes de pouvoir entre groupes en ce qui a trait à l'occupation spatiale de la ville et se définit l'appartenance de l'espace. Dans une ville plurilingue où il y a non seulement contact des langues en présence, mais aussi concurrence, réelle ou perçue entre elles, les graffitis sont des symboles de l'appropriation des espaces et, dans certains cas, les emblèmes de cette appropriation.

Dans la ville plurilingue de Tizi-Ouzou, il est parfois facile pour l'étranger qui y arrive de «voir» le statut plurilingue de la ville, le paysage linguistique est en effet dominé par les trois langues en présence dans cette ville.

Dans cet article nous examinerons comment est vécu ce multilinguisme, ainsi que les modalités selon lesquelles le français s'insère dans le paysage linguistique. Nous tenterons également de faire ressortir les liens entre le paysage linguistique de Tizi-Ouzou et les représentations linguistiques des jeunes qui circulent quotidiennement dans cet environnement.

5- Considérations linguistiques : choix graphiques

En ce qui concerne l'écriture, il faut d'abord rappeler que la langue kabyle ne dispose pas à l'heure actuelle d'une variété commune pour tous les usages. Les graffitis nous offrent une image assez fidèle de ce rapport entre écriture et oralité, qui peut être abordé selon plusieurs perspectives :

-Distinction / fusion des éléments. Il est possible d'abord de distinguer deux types de graffitis à l'intérieur de notre échantillon: ceux qui montrent une certaine attention vers la séparation des éléments constitutifs de l'énoncé, et ceux qui au contraire présentent la fusion d'éléments distincts.

Parfois il est possible de deviner la provenance des auteurs (de manière très générale) grâce à des indices graphiques ou à des éléments morphologiques: par exemple, le mot «kho» (mon frère) indique une provenance de la haute ville, tout comme les noms des quartiers de la ville de Tizi-Ouzou mentionnés par ces écrits. Il s'agit évidemment d'un phénomène d'adhésion à l'oralité qui peut dépendre à notre avis de plusieurs facteurs: le premier est, sans doute, la volonté des auteurs de représenter sur le mur un concept à lire sans interruption du début jusqu'à la fin. Il s'agit donc d'une forme ultérieure de créativité. Deux autres facteurs, cependant, agissent de manière plus profonde: la vitesse d'élocution (ou plutôt: la représentation que les auteurs des graffitis se font des énoncés, qu'ils reproduisent sur la base de

leur prononciation habituelle) et, justement, l'absence d'un support graphique certain, «normalisé». Ces deux facteurs sont strictement liés l'un à l'autre, et les écrits muraux que nous venons de citer témoignent de cette difficulté de reconnaître et segmenter les éléments constitutifs des énoncés réalisés en kabyle.

6-Les graphies en usage

A- La graphie latine: cette graphie est présente dans la quasi totalité des graffitis réalisés. Elle est donc omniprésente dans le paysage graphique de la ville de Tizi-Ouzou (mairie, université, magasins, enseignes, etc.).

B- La graphie arabe : l'emploi de l'alphabet arabe dans les graffitis relevés dans la ville de Tizi-Ouzou est très rare, il est constaté dans deux ou trois graffitis seulement sur l'ensemble des graffitis retenus pour les besoins de notre étude. Toutefois, son usage demeure réservé à l'administration publique et dans les panneaux de code de la route et les noms des rues et communes.

C- Les différentes écritures du kabyle :

C1- la graphie tifinaghe : elle est généralement réduite à l'usage du seul symbole amazighe qui signifie les berbères, on retrouve rarement d'autres lettres hormis ce symbole.

C2- la transcription latine du kabyle : cette transcription se répète souvent dans les graffitis relevés dans les rues de la ville de Tizi-Ouzou. Cependant leur réalisation se fait selon la graphie de la langue française, notamment pour certains sons : (ǧ, u, ø, etc.).

D- Les différentes écritures de l'arabe dialectal et tiziouzien:

Les énoncés en rabe dialectal sont transcrits en graphie latine dans la totalité des graffitis de notre corpus. Toutefois, cette transcription se conforme à la graphie de la langue française, notamment pour certains sons : (ǧ, etc.).

7- Écrits identitaires et non identitaires

La première distinction concerne l'emploi du français dans des graffitis qui ne montrent pas de volonté identitaire. Dans ces cas, le français est utilisé pour lancer des messages que nous pouvons définir de nature «personnelle», qui ne touche pas à la sphère d'intérêt public; le message peut avoir un destinataire inconnu, non spécifié comme dans le cas de 2- **«Calme-toi ! (nouvelle ville)»** ou, au contraire, être adressé à un destinataire spécifique, comme dans le cas de 8 et 40-**«si ceux qui disent du mal de moi savaient exactement ce que je pense d'eux, ils en diraient bien d'avantage G.A»; «Chut tagueul belfermela ».**

Dans les exemples précédents l'absence d'un but identitaire et politique est assez évidente; des cas plus difficiles à définir sont les suivants :

[3] («tiens l'arme : vas te suicider») (centre ville)

[4] («vives ntawa3na!») (vive les nôtres) (La haute ville)

[5] («Fils de pute, Massi») (la nouvelle ville à coté de l'université)

En effet, en ce qui concerne le message [3], il est presque impossible de le classer dans une catégorie précise car, comme nous le verrons dans notre analyse, il présente à la fois des éléments des graffitis politiques / identitaires et des éléments des graffitis à caractère personnel; le graffiti [5] ressemble beaucoup au précédent, mais dans ce cas le destinataire visé par le message est connu en tant que jeune activiste d'un parti politique implanté en Kabylie (à l'époque du graffiti : environ au début de 2008) dans le milieu étudiant local. La relation entre écrits muraux et réalité sociale agit donc dans les deux sens : d'une part, les graffitis représentent sans doute un miroir de la société où ils sont produits; d'autre part, l'interprétation de ces messages est largement influencée et favorisée par la connaissance des lieux, de l'époque de réalisation et des personnages concernés.

Le message [4] se distingue de [3] et [5] car la nature identitaire de ce message est assez évidente, bien qu'il n'y ait

aucune indication de type proprement politique. Le contenu textuel (identification aux siens et affirmation de soi) est apparent dans ce message. En outre, bien que cela puisse paraître banal, le choix du pluriel montre la volonté de se poser face à l'autre ou aux autres (à travers les yeux du lecteur) comme une entité collective, un groupe de personnes qui agissent ensemble. En ce sens, donc, il est certainement possible de classer *vives ntawa3na !* Parmi les écrits de type identitaire.

Les graffitis de nature explicitement identitaire et notamment politique permettent une classification plus aisée grâce à la connaissance d'éléments externes : en effet l'émetteur, le message envoyé et le destinataire (au sens général) sont très clairs dans cette typologie d'écrits.

Voici quelques exemples d'écrits présentant des buts de type politique :

12-vive le GPK (nouvelle ville)

13-vive l'autonomie (nouvelle ville)

18-Boutef, un visa pour l'enfer (nouvelle ville)

09-Pas de politique ici (centre ville)

14-Ulac smah ulac (pas de pardon) (centre ville)

32-Vetons n=°08.Said Sadi (centre ville)

33-votez RCD8 (centre ville)

35-Maneche qabline le systém ta3koum.les genets hors la loi (centre ville)

17-vive-boutefflika (centre ville)

Vive-ouyahya

Vive-3=eme mandat

18-Bouteflika nik (centre ville)

19-vive PALISTINE (centre ville)

Du point de vue thématique les graffitis politiques que nous venons de mentionner, montrent une cohésion remarquable: en effet, il s'agit d'écrits produits dans le printemps berbère de 2001, Pendant la campagne présidentielle de 2009 et lors du soulèvement des jeunes en janvier 2011. Les écrits en question reflètent donc ce refus de l'action politique du pouvoir en place, et visent en particulier les symboles du système politique actuel : le président Abdelaziz Bouteflika. La réaction explicitée dans ces messages est supportée par le code employé : l'utilisation de la langue française, du kabyle et de l'arabe dialectal permet ainsi de marquer davantage l'identité spécifique des auteurs et leur altérité face aux sujets visés dans les graffitis.

Plusieurs siglaisons politiques accompagnent ces écrits pour renforcer le contenu du message véhiculé par ces derniers : c'est le cas de la siglaison stylisée de l'autonomie de la Kabylie (présent dans les graffitis 12, 13), ou du symbole de l'amazighité.

L'association entre la revendication de l'identité berbère et l'adhésion à une idée politique «d'autonomie» se manifeste clairement dans les graffitis n° («Autonomie / Tamazight /C'est l'heure ») et N° Kabylie= ALGERIE/ vive imazighen du monde.

Dans le premier cas, le message est accompagné par un symbole: Dans le deuxième cas, curieusement, Le mot ALGERIE reste visible mais subit la superposition des trois lettres (MAK, autonomie de la Kabylie); la superposition d'un symbole à un autre (mot à un autre mot) n'affecte pas le message, qui au contraire reste lisible intégralement. Trois hypothèses sont possibles pour expliquer ce choix de couvrir le symbole tout en laissant intact le message :

1) les auteurs des trois lettre MAK ont considéré que seulement le mot ALGERIE était saillant aux yeux des lecteurs, alors que l'écrit n'avait pas de grande importance;

2) ils ont tout simplement voulu une sorte de « confusion » à la lecture du message;

3) ils ont voulu s'approprier le message originairement «des militants nationalistes» à travers l'apposition d'une siglaison bien connue comme « de l'autonomie de la Kabylie ». Probablement les deux premières possibilités sont les plus probables (peut-être même associées entre elles), mais la dernière possibilité, quoique n'est pas totalement dépourvue de fondement, car une partie des mouvements d'autonomistes se situe dans des positions qui sont parfois communes ou très proche à celles des jeunes militants nationalistes de la cause berbère (dans le cadre, par exemple, de l'officialisation de tamazight). Quoi qu'il en soit, ce cas représente un fait remarquable pour notre analyse, car il peut être considéré comme une forme de réponse au message déjà produit, et constitue ainsi un exemple de « Co-énonciation » au niveau graphique.

8- Graffitis identitaires et phénomènes de polyphonie

Dans le cadre de la production de graffitis de type identitaire il est possible de mettre en évidence le phénomène de la « polyphonie », qui se produit lorsqu'un nouveau message est ajouté à un autre message déjà existant, réalisé par d'autres auteurs. Il s'agit d'un certain point de vue d'une sorte de coda, qui peut soit exprimer une réponse au message préexistant, soit intégrer le message précédant, aussi bien du point de vue textuel que du contenu. Dans le premier cas on pourrait voir une forme de tour de parole, alors que dans le deuxième cas on pourrait parler plutôt d'une sorte de paires mitoyennes, où cependant, la séquence ajoutée donne au message entier une valeur pragmatique nouvelle, opposée à celle initiale. Nous avons des exemples strictement linguistiques dans les graffitis suivants :

11-BLED repose in peace (nouvelle ville)

(pays, repose en paix).

20-pas de TAHLAB svp.algérie 2008 (nouvelle ville)

12-pas de barani ici SVP, vive l'Algérie l'Afrique du sud j'arrive (centre ville)

(Pas d'étrangers ici ...)

27-92i kho : (centre ville)

(92 i frère)

34-ULAC LVOT (centre ville)

(Pas de vote)

35-Maneche qabline le systém ta3koum.les genets hors la loi (centre ville)

(Nous refusons votre système politique les genêts hors la lois)

38-Fi les genêts pas 2 TAHLAB (centre ville)

(Aux genêts pas de TAHLAB)

Dans les cas illustrés, la polyphonie entraîne le passage d'une langue à l'autre: la variation des codes reflète donc la volonté du «Co-énonciateur» de marquer sa divergence par rapport au message déjà présent sur le mur. Il faut préciser que dans les exemples examinés, le choix d'un des deux codes n'est pas accidentel : en effet, dans 34 et 35 la langue française et arabe ou du français et kabyle sont associées à un message d'orientation politique, («d'opposition», selon l'attitude exemplifiée par les graffitis analysés auparavant).

L'association entre langue et orientation politique est confirmée par les exemples évoqués; en effet, comme nous l'avons vu, le français est très utilisé par les jeunes qui réalisent ces graffitis, et cela bien qu'il ne soit pas naturellement le seul code utilisé (plusieurs graffitis véhiculant les mêmes messages sont réalisés en code switching comprenant le kabyle et l'arabe). En revanche, dans le cadre des écrits présents dans notre corpus,

le français est la langue la plus utilisée dans ces graffitis. Le phénomène de la commutation codique à l'intérieur du même épisode linguistique, est très présent dans cette catégorie d'écrits, où le « mélange » linguistique prime sur le choix d'un seul code.

9-Graffitis Tiziouziens, entre slogan politico-contestataire et déclarations sentimentales

La ville est un livre ouvert qui s'impose aux yeux des passants, cependant décortiquer les messages bombés sur les murs, exige du lecteur une initiation au contexte dans lequel ils sont produits. Certains de ces messages sont d'ordre politique, les jeunes militants ou pas profitent de ces murs de liberté totale, pour apposer leurs messages et dire ce qu'ils pensent de la classe politique et de l'action politique dans le pays en général et dans cette région en particulier.

Ainsi, près du centre ville se donne à lire un slogan et une déclaration aux connotations politiques ou contestataires :

Le message, bien lisible sur le mur du CHU de Tizi-Ouzou, est écrit en lettres majuscules et minuscules tout au long du mur (de gauche à droite, horizontalement), de couleur rouge : MANECHE QABLINE LE Système TA3KOUM LES GENETS HORS LA LOIS. Ce message est écrit en code switching (arabe-français) apposé lors des contestations des jeunes en janvier 2011. Ce quartier est connu pour sa forte implication dans les événements du printemps noir en 2001.

Dans les rues de la cité appelée communément les douze salopards (la nouvelle ville), on trouve le message suivant : **Boutef, un visa pour l'enfer**, écrit en noir (de gauche à droite horizontalement), évoque le nom du président algérien actuel en l'occurrence Abdelaziz Bouteflika sous le diminutif « boutef ». Ce message est accompagné de la caricature du président. On peut supposer que les auteurs (l'auteur) qui ont dessiné cette caricature sont soit des militants affiliés aux partis politiques implantés dans la région, soit des jeunes en colère contre le

pouvoir en place. Ces messages se distinguent radicalement de ceux qui sont personnels, ils ont un aspect contestataire.



Un autre écrit qui peut être considéré comme vulgaire concerne toujours le président algérien, **Bouteflika nik**, ce message écrit en rouge à côté de l'arrêt des bus des étudiants à Hasnaoua (nouvelle ville), on reconnaît à côté de ce message des affiches d'un parti politique en l'occurrence celui du RCD, appelant à une marche populaire contre le pouvoir. « Nik » est un mot vulgaire (un gros mot dans notre société) adressé au président Bouteflika en forme d'insulte envers lui et le système politique qu'il représente.



IHKARKIYEN, message apposé sur le mur de la maison de la culture (centre ville), écrit en majuscule en couleur rouge. Ce message semble être adressé aux gens de la culture en général. Interprétation délicate d'autant plus qu'il est au pluriel. Ce mot est utilisé durant la guerre de libération nationale pour désigner les traîtres qui collaboraient avec l'armée française. Ce mot a subi un glissement sémantique, il désigne chez ces jeunes kabyles tout ceux qui soutiennent le pouvoir en place. Ainsi, on comprend bien son emplacement sur le mur de la maison de la culture, puisque le directeur de la culture au niveau de la wilaya est au même temps directeur de cette maison de culture, était le président de campagne du candidat Bouteflika lors des présidentielle de 2009.



Par ailleurs, des messages politiques exprimant la sympathie, l'amour à un courant politique ou personnalité politique sont repérés dans la ville. L'exemple de ce graffiti écrit en grand noir (lettre majuscule) à la cité CNEP (centre ville) est édifiant : ce message était posté lors des présidentielles de 2009 par des jeunes de ce quartier considérés comme acquis au candidat Abdelaziz Bouteflika en guise de soutien à son troisième mandat. Le nom du premier ministre, Ahmed Ouyahiya, y figure aussi.



Des messages personnels sont aussi présents, leurs formes semblent variées selon le contenu du message. Ainsi, sont écrits en lettres capitales les injures proférées envers des personnes détestées ou qui déçoivent et en lettres minuscules des messages d'amour :

LYNDA LA PUTE DAIT SA3ADA (clôture du campus Universitaire de Hasnaoua, nouvelle ville), s'affiche sur un pan d'un mur en majuscule (rouge). Ce graffiti-injure est apposé « *pour dénoncer publiquement celle qui, sans doute, provoque le dépit amoureux* ». Dans un autre lieu, on retrouve un message d'amour écrit en lettre minuscules italique (en noir) : *pour toi mon bébé Liza, Adel qui t'aime* (à côté de l'université, nouvelle ville). Ici l'opposition entre lettres minuscules italiques (noir) et lettres capitales (rouge) est significative quand on se place du regard du lecteur passant dans la rue. Le premier message est attirant, ils obligent le lecteur à s'arrêter et à lire le message, par contre le deuxième est caché, il n'est pas facilement repérable, il installe une sorte d'intimité avec le lecteur : « *L'opposition entre les tracés en capitales et en italiques prend ici toute sa valeur;*

en italiques, ils installent une relation plus intime avec le lecteur, une sorte de murmure pour dévoiler un sentiment secret; en contraste, ceux en capitales, plus voyants, clament l'injure et obligent le public à la lire ». (Jacqueline Billiez, 112).

Ces écrits sont récurrents, ils sont généralement codés et difficiles à comprendre. Les graffeurs utilisent ces techniques selon qu'ils s'adressent à un public large ou restreint. Certains de ces messages ne peuvent être expliqués que par leurs auteurs ou par les membres du groupe auquel il appartient. Ils sont mis au service d'une communication interne au groupe. D'autres par contre, ils dégagent cette volonté d'être lu par tout le monde, ils assument donc une fonction véhiculaire, selon les concepts utilisés par Calvet Luis Jean. Jacqueline Billiez, affirme à ce propos : « *Au service d'une communication interne au groupe, la plupart des écrits sont fortement codés et nécessitent pour être compris de détenir des clés de décodage. Ils assurent donc, comme les formes cryptiques, une fonction grégaire, alors que d'autres, plus accessibles et intégrés aux grafs, assurent en même temps une communication que l'on pourrait situer un peu plus près d'un pôle véhiculaire* ». (p 112).

Enfin, nous pouvons dire à propos des graffitis qu'on vient de présenter, malgré les difficultés rencontrées dans l'interprétation de leurs contenus, nous pouvons affirmer qu'ils sont lisibles et facilitent un peu la lecture, car d'autres se présentent comme illisibles et plus hermétiques.

Conclusion

Les particularités des pratiques sociales des jeunes dans un milieu ont fait émerger une culture urbaine comme les tags, les graffitis, la musique rap, l'argot...etc. La ville de Tizi-Ouzou est ce milieu idéal qui favorise la formation de ce mode d'expression comme forme spécifique que pratiquent les jeunes comme indicateurs de leur appartenance sociale.

Le graffiti est une pratique linguistique spécifique avec un registre de langue codé qui serait une marque d'individuation linguistique. L'insécurité linguistique pousse les jeunes à

rechercher une légitimité linguistique; ce qui engendre la création d'un mode d'expression spécifique.

Le locuteur de la ville de Tizi-Ouzou réserve à chaque langue un rôle important. A travers les graffitis qu'on a recueillis dans toute la ville, L'importance donnée à la langue française est plus grande puisque c'est elle qui offre une large communication au locuteur et qui répond mieux aux besoins de conversations quotidiennes en famille, avec les amis, entre différents groupes...etc. Par contre la langue kabyle reste la langue maternelle de tout les kabyles, afin que ce dernier ait sa place dans le marché linguistique, le locuteur kabyle n'hésite pas à communiquer sa culture, son identité, ses espérances au moyen de cette pratique. L'arabe dialectal de son coté constitue la langue maternelle de certains locuteurs de la ville de T-O qui occupe une place importante parmi les autres langues dominantes. La langue anglaise aura aussi sa part dans les graffitis, elle traite des thèmes sociaux parfois considérés comme tabous dans notre société.

Quelque soit le message véhiculé par ces graffitis écrits en langues différentes, l'essentiel que le message soit transmis et qu'il va y avoir une communication, qui se fait par l'affirmation de territoire, de l'appartenance et de l'identité d'une part, d'autre part par l'affirmation du progrès et de la véhicularité. Ce qui est nécessaire aussi de savoir est que l'urbanisation de Tizi-Ouzou joue un rôle important dans la distribution de ces langues et de ces graffitis et qu'elle transforme aussi le rapport entre ces langues.

Le plurilinguisme est l'une des formes remarquable de la ville de Tizi-Ouzou qui s'exprime par l'utilisation de différentes langues par un même locuteur aussi bien dans les pratiques, les graffitis sont l'une de ces pratiques. Ce plurilinguisme parfois renvoie à une maîtrise de langues et d'autre fois à la non maîtrise de la langue. Le code switching l'une des conséquences de ce plurilinguisme est un trait dominant dans les graffitis qui révèle à la fois le rapport entre les langues pratiquées. Le recours à l'emprunt aussi est l'une des conséquences de ce contact des langues.

En somme, Les langues qui coexistent à Tizi-Ouzou s'empruntent l'une à l'autre d'une volonté consciente des jeunes parfois d'une volonté inconsciente, certains mots alors se fixent dans la langue source et sont modifiés morphologiquement et sémantiquement. Le passage d'une langue à une autre exprime mieux la réalité de ce plurilinguisme.

Bibliographie

- BIERBACH Christine et BULOT Thierry (Dir.), 2007, *les codes de la ville. Cultures, langues et formes d'expression urbaines*, L'Harmattan, Paris.
- BILLIEZ, Jacqueline, "Parler véhiculaire interethnique de groupes d'adolescents en milieu urbain" in *Actes du colloque international Des langues et des villes*, Dakar, 15-17 décembre 1990, date de publication 1992.
- BILLIEZ, Jacqueline et TRIMAILLE, Cyril, "Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale" in *Langage et société*, n:98, décembre 2001, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- BOYER Henri, 1997, *Plurilinguisme: contact ou conflit de langues*, L'Harmattan, Paris.
- BULOT (Dir.), 2004, *lieux de ville et identité. Perspectives en sociolinguistique urbaine*, Volume1, L'Harmattan, Collection Marges linguistiques, Paris.
- BULOT Thierry (Dir.), 1999, *langue urbaine et identité*, L'Harmattan, Paris.
- BULOT, Thierry:
 - * "La sociolinguistique urbaine: une sociolinguistique de crise? Premières considérations" in *Marges linguistiques*, n: 3, mai 2002, Saint Chamas, MLMS éditeur.
 - * "L'essence sociolinguistique des territoires urbains: un aménagement linguistique de la ville" in *Cahiers de sociolinguistique*, n: 6, 2001, Rennes, Presse universitaires de Rennes.
- CALVET Louis Jean et MOUSSIROU-MOUYAMA Auguste (Dir), 2000, *Le plurilinguisme urbain. Institut de la francophonie*, Didier-Erudition, Paris.
- DOURARI Abderrezak, 2003, *Les malaises de la société algérienne. Crise de langues et crise d'identité*, Casbah Editions, Alger, Algérie.
- MELLIANI Fabienne, *La langue du quartier, appropriation de l'espace et identités urbaines chez les jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, 2000, L'Harmattan, Paris.